

L'ombre au tableau

© L'HARMATTAN, 2005
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

L'HARMATTAN, ITALIA s.r.l.
Via Degli Artisti 15 ; 10124 Torino
L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16 ; 1053 Budapest
L'HARMATTAN BURKINA FASO
1200 logements villa 96 ; 12B2260 ; Ouagadougou 12
ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences Sociales, Politiques et Administratives
BP243, KIN XI ; Université de Kinshasa – RDC

<http://www.librairieharmattan.com>
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 2-7475-8815-7
EAN : 9782747588157

Fabrice Bonardi

L'ombre au tableau

Roman

L'Harmattan

Du même auteur

Aux éditions l'Harmattan

Corse, la croisée des chemins - 1989

En couverture : « *hommage à Jacques Brunet* »
Œuvre collective

« Il avait deux vies : une au grand jour, vue et connue de tous ceux qu'elle concernait, une vie pleine de vérités et de mensonges conventionnels, exactement semblable à celle de ses amis et connaissances ; et une autre vie, qui se déroulait dans l'ombre... »

Tchekhov – La dame au petit chien

Appuyé à la fenêtre d'une classe, au deuxième étage, je regardais les derniers élèves quitter la cour du lycée. La clameur, rythmée de slogans habituels, venait à peine de tourner le coin de la rue. Tout redevenait calme, même les professeurs étaient partis, presque les premiers. En temps normal, ceux-là enseignaient le français, l'anglais ou la géographie, toutes ces matières qui rapprochent les gens. J'étais parti à mon tour, mais à l'opposé du cortège. J'étais professeur d'art plastique, et l'art isole, bien sûr. Quand on croit qu'il réunit, il ne fait qu'additionner des solitudes. Je marchais, à contresens des nuages, un peu las, et embrassant d'un même ennui l'idée de rentrer. Une éclaircie coïncidait avec la suspension des cours, j'essayais de croire à un simple flottement dans le milieu d'une vie qui aurait pu convenir.

J'arrivais à l'appartement. La porte de notre chambre était entrouverte, il y avait une femme sur le lit. Je veux dire, une autre femme, en plus d'Eléonore. Je ne la connaissais pas. Il y avait entre elles une plaque de chocolat à moitié découverte, des magazines éparpillés, et une complicité qui m'avait frappé, tissée de ces petits riens qui vous unissent, et dont même le souvenir m'échappait. Comme elles n'avaient ni l'une ni l'autre remarqué ma présence, je

préfèrais partir, avant de les déranger. D'ailleurs Eléonore, qui séparait volontiers les mondes, aimait peu qu'ils se côtoient ; à tel point que si j'avais pu lui soupçonner une amie, j'en ignorais jusqu'au prénom.

J'étais parti à reculons, jusqu'à la cuisine. Assis sur le carrelage, au milieu d'un désordre de joints et de tubes coupés, je formais de petits tas de gravats.

L'idée de terminer les travaux entrepris ne m'effleurait même plus. Maintenant, une sorte de fou rire parvenait de la chambre. J'avais l'impression d'exister de moins en moins. Remettant les gravats dans l'ordre où je les avais trouvés, je vidais les lieux.

Dans la fin de l'après-midi, le printemps semblait avoir balayé devant les portes du ciel, et les parasols fleurissaient à la devanture des cafés. Je m'installai sur un coin de terrasse, à l'angle de la rue des Entrepreneurs. À la première gorgée de bière, la pluie s'était mise à tomber, en même temps que le soir. Mars joue quelquefois ce genre de tours, et le printemps semblait gagné aussi par la morosité. À l'intérieur du café, des lumières un peu jaunes se reflétaient sur le long comptoir de bois sombre. Je venais de passer dix ans sans peindre ni aimer, sinon par une sorte de laisser-aller. Au début, pourtant, j'avais cru que l'enseignement consisterait à élever quelques jeunes gens jusqu'à l'art. L'idée était plutôt de descendre l'art jusqu'à chacun. Je n'étais plus très loin de penser que je pouvais peut-être me remettre à peindre. Voire à aimer. Cette sensation d'avoir à repartir de zéro m'avait aidé à rentrer.

Ce soir-là, assis en face d'Eléonore, je mangeais sans la regarder. Ou bien, si je la regardais, c'était un simple effet

de transparence. Nous avons pris l'habitude de ne pas parler, de tout camoufler sous les bruits du monde. Tout ce qui jusqu'alors avait semblé convenir, devenait insupportable. Je quittai le canapé en plein journal de vingt heures.

- *Tu t'en vas ?*

- *Je vais jeter l'appareil photo.*

Il m'avait trop longtemps raccroché aux images surfaites. Je voulais tout oublier. Recommencer comme au premier jour, mais un faux premier jour, le premier jour de celui qui arrive avec la mémoire des autres, qui sait par intuition ce que souffrir veut dire, et qui ambitionne de tout faire tenir dans un tableau, un seul, mais qui soit définitif.

Au début, quand on commence à peindre, l'impression de transformer le temps en matière est grisante. Les secondes deviennent les miettes du temps, et on n'en laisse perdre aucune. On en jouit ou on les souffre à fond, c'est comme si on les incrustait dans le grain de la toile. Un jour pourtant, l'innovation elle-même devient une répétition. Maintenant, j'avais besoin d'un regard neuf.

L'appareil photo fit un bruit mat en touchant le fond de la poubelle. Dans le halo d'un lampadaire, le regard perdu dans le conteneur, j'étais comme une statue posée au bord d'un caniveau. *Homme contemplant une merveille de technologie, sur un matelas d'épluchures.* Œuvre éphémère. Je pensais aux anciens tableaux, aux vieilles émotions, à tout ce lest qu'il faudrait larguer avant de reprendre mon envol.

Je remontai en toute hâte. *Tu rentres ?* Oui, mais c'était juste un sursis. Bien sûr, elle pouvait tenter de me retenir. Il lui aurait suffi de se mettre à parler. Pas trop, au début, juste un peu, pour reprendre le fil, et que cela semble naturel. Et puis, de plus en plus, jusqu'à tricoter une

écharpe de mots, qui soit douce et qui nous enveloppe. Comme ça, avec de la patience, elle nous aurait peut-être rapprochés. On aurait lu le même magazine, en mangeant du chocolat sur le lit. Un jour, presque sans s'en rendre compte, on en serait venu à concevoir des tableaux, ou des enfants. Mais elle n'allait pas parler de ça. Au contraire, elle n'avait même jamais souhaité entendre quoique ce soit de cet ordre-là. Elle s'était toujours contentée de me surveiller. Et voilà qu'elle recommençait.

Et moi, pendant ce temps-là, je courais dans tous les sens, balayant des yeux sous le lit, en haut des placards, sur le balcon, partout. *Qu'est-ce que tu cherches ?* Je ne répondais pas. C'était inutile de répondre. D'ailleurs je ne cherchais presque rien, que d'anciens tableaux : mes pauvres enfants, que je devais reconnaître enfin, avant de les abandonner pour de bon. Peu à peu, j'accumulais dans l'entrée des œuvres qui ne me ressemblaient plus. Elle avait passé la tête par la porte de la cuisine, et me regardait, incrédule.

- *Tu as trouvé un acheteur ?*

- *Oui. Il ne sent pas bon, mais l'affaire est dans le sac.*

Elle pensait que la raison m'abandonnait. Elle ne pouvait pas comprendre : ce mode de vie lui semblait normal. Il y a longtemps que j'étais devenu quelque chose d'habituel. Presque meublant. Je me demande au fond si mon absence n'aurait pas été plus discrète qu'une panne de téléviseur. Peut-être les séparations ne tiennent-elles souvent qu'à des histoires de maintenance. Nous, c'était plutôt une question de mode d'emploi. Au début, la distance qu'elle entretenait avec mon travail me parut subtile. En fait, elle n'aimait de ma peinture que ce qu'elle y trouvait d'elle-même ; le reste de mon art l'encombrait, et son visage par dessus mon épaule ne trahissait qu'un penchant pour le

soupçon. Il aurait fallu partir tout de suite. J'étais resté. La peinture ne devint bientôt qu'une sorte de passe-temps. Au bout du compte, elle ne fut plus qu'un souvenir.

J'avais déposé près du conteneur à ordures une dizaine d'œuvres, exhumées comme le puzzle de mes restes d'artiste. Il y avait *Corps à corps*, un des derniers tableaux qu'elle m'avait vu finir, mais qui ne l'avait pas inspiré outre mesure, et *Femmes enlacées*, un mélange de techniques qui ne m'attira que des ennuis. J'avais même jeté *La nuit de Sodome*, qui n'avait aucun rapport. Eléonore ne pouvait pas comprendre, je me débarrassais d'un passé encombrant, comme on s'arracherait des peaux mortes, avant de nouveaux soleils.

Elle m'attendait dans la cuisine en terminant son fromage blanc allégé. Tout ce qu'elle trouva à dire, c'était « *ah tiens, au fait* », en me tendant un paquet de factures. Fasciné, je ne pouvais détacher le regard de la première d'entre elles : la réparation du téléviseur. C'était comme un signe dont l'évidence ne pouvait plus m'échapper : jeter des tableaux ne servait à rien, car ce n'était pas de moi qu'il fallait me séparer.

Relevant enfin les yeux, je tombai sans le faire exprès sur le visage d'Eléonore. Je le trouvai joli, bien sûr, comme toujours. Mais au bout de son nez, le même arrondi perçait qu'à celui de son père. Jamais en dix ans, ce bout-là n'avait fait une telle apparition. Il rapportait d'un coup le père tout entier, avec son habitude de ne rien dire, et puis la mère aussi, guère plus loquace. Toute une vie unie par des dîners silencieux.

Le lendemain soir, je passai chez Hubert. Hubert est mon ami, souvent les gens ajoutent « d'enfance », en fait nous étions déjà ensemble à la crèche. C'est le seul personnage extérieur qui ait survécu à la décennie d'Eléonore. Je ne

sais pas vraiment comment il a fait. Peut-être parce qu'il est un spécialiste des histoires de couple qui ne tournent pas comme il conviendrait. Après avoir fait médecine, il a renoncé à un beau mariage, et a versé dans le subconscient, sans jamais cesser de parler, de lui la plupart du temps. On l'avait même surnommé *psy cause*. Maintenant, il est ce qu'on fait de mieux en terme de célibat. Une technique aussi sûre pour faire des conquêtes que pour s'en débarrasser. Je continue à m'étonner qu'Eléonore ait pu faire mine d'apprécier ce conseiller qui n'est certes pas un payeur. C'était peut-être grâce aux trésors d'inventivité qu'il déployait pour apparaître comme l'ami de la famille.

Toujours est-il que les gens qui ne connaissent pas vraiment Hubert le trouvent *élégant*. Ses cheveux grisonnants, son début d'embonpoint, et sa voiture de sport, pourraient même le faire passer pour une sorte de notable. Ce ne serait que jugement hâtif.

Cette fois-là, Hubert était surtout préoccupé par la façon dont ses nouvelles lunettes, *plus petites, plus rondes*, habillaient le haut de son nez. Ce n'était pas le jour pour me parler de choses comme celles-là. Je ne voulais rien entendre qui puisse concerner de près ou de loin le nez de qui que ce soit. Je voulais juste lui parler de ce qui m'arrivait, d'Eléonore, d'une lassitude générale, et puis peut-être enchaîner sur la peinture, mais il répétait sans cesse « je suis crevé, j'ai eu un monde fou ». *Tu as le sens des affaires*, rétorquais-je, en prenant congé.

Je me doutais qu'il faudrait me débrouiller seul pour quitter Eléonore. Et qu'en attendant, je ne pouvais pas éviter de dîner avec elle.

Il y a une dizaine de minutes de cela, je rentrais, les bras chargés de spécialités exotiques. Corses en l'occurrence

(pour Eléonore, l'exotisme commençait un peu avant Marseille). D'ailleurs elle appréciait peu ces produits-là, supposés raviver chez moi d'intenses souvenirs. J'étais résolu à passer outre une éventuelle protestation : il fallait que l'ordinaire commence à changer.

Alors voilà, maintenant, j'entretiens un silence de premier ordre. Tout au long d'un dîner, c'est un exercice autrement difficile que le maintien d'une simple conversation, même quand on a l'habitude de communiquer grâce au temps qu'il pourrait faire demain. Pas de commentaire sur le jambon, ni sur la coppa. Tout juste si elle demande un peu de vin en décortiquant les cannellonis pour en extraire le brocciu¹. Je la sers sans un mot. A la fin, après le fiadone² (dont elle aime bien le petit goût de fleur d'oranger), elle laisse tomber sa serviette, rouge, effilochée aussi par un usage long et constant, et dit qu'elle en a assez.

- *Ça tombe bien, il n'y en a plus.*

- *Arrête, je t'en prie, arrête.*

Je ne vois que le nez, l'enfance dans le silence, le père qui mange, encore grave de toute la peine supposée du travail, la mère qui sert et qui dessert, et la petite Eléonore, qui s'imprègne de l'absence des mots. Je prends l'air accablé, demande enfin ce qui ne va pas. *Je vais partir quelques jours chez mes parents*, se contente-t-elle de répondre.

Ils n'y sont pour rien, les malheureux, suis-je tenté de dire, mais je crois utile de le garder pour moi. Elle sort de la cuisine.

Si cela se trouve, je n'aurai même pas à la quitter. Pendant son retrait, le nez assure comme une permanence. *Au fait,*

j'ai payé la facture pour la télé, dis-je, à travers la porte. Ça n'a l'air de rien, comme ça, mais en fait, ça me procure une de ces sensations d'apaisement, que l'on éprouve en soldant enfin de vieux comptes. Pendant quelques heures, même, je ne suis pas loin de croire que la rupture va se consommer d'elle-même.

Pourtant, dès le lendemain de son arrivée chez ses parents, Eléonore commence à m'appeler. C'est une des occupations que l'on a là-bas, téléphoner. La bourgade est ronde, plate, posée au milieu de champs jaunes, maïs et tournesols ; la maison est parmi les dernières, juste avant que les champs ne recommencent. La première fois, quand on arrive, que les tournesols sont en fleurs, on regarde le soleil rouler sous l'horizon. Une lumière rose court sur les champs, et alors on croit que l'on va peindre beaucoup. Deux tableaux sont accrochés dans ce salon qu'on ouvre pour les invités. La campagne y est dans un vide de bruit qui lui ressemble. Je n'avais fait que ces deux là. La peinture n'est pas un vrai remède contre l'ennui. Elle ne vaut que lorsqu'elle vous arrache à la tranquillité.

Je profite du calme relatif pour continuer de remettre de l'ordre dans ma tête. Lutter contre les doutes, et tout ce qui pourrait m'écarter du chemin qui me sépare encore de moi. J'expédie, comme des affaires courantes, des courriers qui ne souffrent plus nul retard.

C'est ainsi avec soulagement que je poste ma lettre de démission de l'Education Nationale. En recommandé, pour éviter les malentendus. L'administration, pour m'avoir beaucoup tracassé, n'avait jamais su me renvoyer tout à fait. J'ai tranché pour elle. Voilà ; sans plus d'obligations extérieures, je vais pouvoir me remettre à peindre. Si, quand même, il me reste quelques cours

particuliers à donner. Mais ça ce n'est plus de l'enseignement. Ou alors ce serait à la classe ce que le tête-à-tête est à la cantine. Surtout que c'est le tour d'Alice. D'ailleurs, à partir de maintenant, ce sera toujours le tour d'Alice. Je ne garderai qu'elle. Les autres n'étaient pas bons, et je ne pouvais pas le leur dire.

Alice a quatorze ans – *et demi*, s'empresse-t-elle d'ajouter – et ne ressemble à aucun de ses parents. Le père est juriste, toujours à stipuler. Quant à la mère, elle est persuadée qu'Alice est un prodige. Là, je suis d'accord : Alice est un prodige. Il faudrait presque ne rien lui apprendre, tant le sens du trait transparait à chaque mouvement de ses mains. Je lui parle souvent, juste pour les regarder. Ce sont des mains d'enfant, où perce déjà la caresse d'une femme.

On ne dirige pas des mains de femme ; on essaie de les apprivoiser, on les frôle avec précaution, de peur qu'elles ne s'effarouchent, on pressent que tant de douceur recèle un égal pouvoir de donner et de reprendre.

Je voudrais lui donner des cours pour rien, tous les jours. Elle ne comprendrait pas pourquoi, bien sûr. Ce serait juste pour sa présence, et d'ailleurs, plus je la regarde, et plus il paraît évident que ce qui a causé la perte d'Eléonore, ce n'est pas tant sa façon de me traiter par dessous la jambe, que son refus de concevoir un enfant, même en pensée.

La sonnerie du téléphone me rappelle à la réalité. Justement, c'est Eléonore. Elle laisse un message. Je ne peux pas faire autrement que l'écouter.

Moi qui avais acheté un répondeur pour m'autoriser des absences, je me retrouve avec la permanence des autres.

C'est moi. Je vais rentrer, il faut que je reprenne mon travail. On fera le point. Tout ira bien, tu sais. Je

t'embrasse. Au fait, tu as acheté un répondeur ? C'est une bonne idée. Tu verras, tu finiras même par acheter un portable !

En plus, elle termine par un sourire. Je ne suis pas prêt d'acheter un portable. Ce premier message est aussitôt suivi d'un deuxième. Saleté de machine. *J'arrive samedi, au train de seize heures quinze. Je t'embrasse.*

Samedi, sur le quai de la gare, je ne suis pas loin de me demander si par hasard mon évasion ne serait pas en train d'échouer. Plantée devant moi, Eléonore s'efforce de sourire. Je dérive son baiser vers ma joue. Dix ans séparent ce geste de son contraire. Elle porte les boucles d'oreilles en corail de Bonifacio, offertes voilà quelques années, et qu'elle avait glissé dans un tiroir sans un mot. Cette réapparition n'est donc qu'un calcul. Pas de chance, seul un vrai désarroi m'aurait troublé.

Elle parle en chemin de ses parents, du temps qu'il a fait, c'est comme un effort qu'elle consent. Ses paroles rentrent mal dans ma tête, elles glissent pendant que je pense à Alice, et au tableau que je vais commencer pour elle. Quelques éléments se mettent en place, autour du visage de Jules Laforgue, un poète qu'elle lit souvent.

Un soir, j'ai feuilleté le livre qu'elle avait oublié. *« Crucifier l'infini dans des toiles comme un mouchoir »*. L'idée m'a traversé tout de suite. La fois suivante, quand j'avais demandé à Alice de me parler de lui, elle a eu des mots étranges. Elle disait qu'il était tombé dans une époque trop reculée pour son art, et aussi qu'elle se sentait proche de lui, comme si elle l'avait vraiment connu, et puis perdu. Elle aimait par-dessus tout quand il se décrivait, *je suis en taille-douce, comme une estampe*. A mesure que j'écoutais, le portrait se dessinait dans ma tête, visage gracile au teint trop pâle, comme gravé dans la

matière dure, presque hostile, du monde environnant. Et puis, ça et là, ses mots qui traverseront le tableau, presque de part en part, comme s'ils jaillissaient de la toile. Une jeunesse oublieuse de la mort, superposant les ombres de la mémoire et la frêle couleur des vers. Nous arrivons à l'appartement. Je ne suis plus inquiet pour l'évasion : il ne me reste qu'un peu de temps à sembler ne rien faire. Laisser à penser que je suis en perdition, chômeur, ou pire encore, désœuvré.

En fait, je suis moins désœuvré que jamais. Le travail se forme à l'intérieur, le jour, et aussi la nuit, lorsque les rêves s'approchent du tableau, qu'ils courent autour de lui, et finissent par se laisser prendre au gras de l'huile. Quelques uns laissent une empreinte que je devrais suivre, d'autres se fondent dans des couleurs qu'il me suffira de retrouver en tâtonnant les pigments. Je ne travaillerai en surface qu'après avoir quitté Eléonore, avec le plus de naturel et le moins de drame possibles, quand elle aura enfin cessé d'espérer quoi que ce soit.

Le mercredi suivant, je me lève dès qu'elle est partie, et me prépare en vitesse. Alice ne va pas tarder à arriver. Aujourd'hui, ce n'est pas d'un cours qu'il s'agit. La dernière fois, quand je lui avais demandé de poser pour moi, d'abord elle n'avait rien dit. Et puis elle avait fait un petit mouvement de tête, une façon de dire à peine oui, quand un refus aurait jeté le trouble. Maintenant elle est là, devant moi. Les boucles de ses cheveux soulignent la pâleur de son visage. Mais l'art est un regard au delà de la vue, il abrite de l'ambiguïté. Au moment de commencer, elle demande quand même à revoir *la jeune fille au pinceau*, un tableau que je lui avais montré, un nu de